



L'intellectuel et les orthodoxies : l'exemple de la revue *Fontaine* (1939-1945)¹

COMMUNICATION D'ÉRIC BROGNIET
À LA SEANCE MENSUELLE DU 9 MARS 2019

Selon le premier dictionnaire de l'Académie française, une fontaine est, initialement, le lieu d'une source, d'une *eau vive qui sort de terre*. Ce fut aussi le titre d'un roman de l'écrivain britannique Charles Langbridge Morgan (1894-1958), qui, lors de la Libération en 1944, a lu son poème *Ode to France* à la Comédie Française devant le Général de Gaulle. Ce roman, qui traite de la condition de prisonniers anglais en Hollande en 1915, autorisés par les Allemands à vivre « librement » parmi la population locale, n'est pas qu'un roman historique ou de guerre. C'est aussi un roman psychologique qui pose la question de la nature de la liberté : comment vivre librement tout en étant prisonnier ? De facture très romantique, le livre de Morgan, qui fut très vite un *bestseller* à sa parution en 1934, traite aussi de l'amour, de la condition humaine, du déracinement, de la difficulté de la réinsertion dans la société civile après la guerre. Max-Pol Fouchet prit le titre du roman de Charles Morgan comme emblème lorsqu'il baptisa la revue qu'il fonda en 1939 à Alger. Il en atteste dans une lettre à Jean Wahl, le 8 mars 1940. Mais il se peut aussi, comme en témoigne une lettre adressée par Fouchet le 10 mars 1939 au directeur des *Cahiers du Sud*, Jean Ballard, que le titre de la revue lui ait été inspiré par ces vers de Samuel Taylor Coleridge dans son poème *Dejection : an ode* (1802), qu'Albert Béguin met en lumière dans son ouvrage *L'âme romantique et le rêve*, publié en 1937. Ce livre

¹ L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : <https://youtu.be/ZwlHovhA50w>

d'Albert Béguin fut particulièrement prisé par les milieux littéraires de l'époque et par Max-Pol Fouchet en particulier. Coleridge écrit : « Partant de l'extérieur, atteindre cette passion et cette vie dont les fontaines sont à l'intérieur de l'âme. » Ce programme ne va cesser de structurer la revue, à la fois engagée dans l'action et dans la défense de la pensée. Si *Fontaine* ne fut pas la seule revue de la Résistance française, elle en fut cependant, sans doute, la plus remarquable, s'imposant sans conteste, après la défaite de mai 1940, comme le plus important espace de liberté et de résistance intellectuelle de l'époque.

« Nous sortions d'une jeunesse empli de ceux qu'on dénonçait comme fauteurs de décadence. Notre sang ne fit qu'un tour. Il était urgent de recenser les vraies valeurs, de les mobiliser contre deux ennemis, celui de l'intérieur, le Français, et l'autre, l'Allemand. C'est à quoi devait servir, à Alger même, dans cette ville pauvre en structures intellectuelles, une petite revue de poésie, *Fontaine* », écrit Fouchet. *Fontaine* représente un cas exemplaire, tant par l'esprit général qui l'anima que par les collaborations exceptionnelles qu'elle draina. Elle permit une publication et une communication entre les écrivains restés en zone occupée et ceux de la zone libre, mais aussi ceux de la diaspora en exil, aux Etats-Unis, en Tunisie, en Suisse ou à Londres ; elle verra, fait incroyable, une édition anthologique, imprimée sur papier bible et dans un format réduit, être larguée sur les maquis dans les containers parachutés par la Royal Air Force, faisant ainsi de la poésie et de la critique littéraire un vecteur complémentaire aux armes et aux vivres nécessaires aux opérations de résistance militaire ; rappelons-nous aussi que la revue provoqua de vrais débats, par ses orientations éditoriales, sur les enjeux de civilisation, de morale, de politique et de culture. Une pensée multilatérale et ouverte s'en dégage. Sur le plan de l'histoire littéraire, elle parviendra à rassembler, au-delà des querelles de chapelles et d'écoles, des écrivains de sensibilités très diverses et parfois jusque là antagonistes. Les événements historiques ont déterminé la structuration de l'engagement et provoqué un questionnement en profondeur non coupé de l'action. L'intellectuel, l'artiste, le poète, face aux circonstances et à l'urgence ne peuvent demeurer en marge de l'Histoire, retranchés dans leur tour d'ivoire et ignorants des enjeux de la survie de l'art et de la pensée libres. L'ouvrage du Docteur August Wilhelm Dressler (1886-1970) sur l'Art dégénéré (selon l'expression nazie *entartete kunst*, il s'agissait de stigmatiser et de criminaliser l'art moderne pour lui opposer un art racialement pur et

aryen) figurait bien en vue sur le bureau de la rédaction de *Fontaine* à Alger, afin de bien rappeler s'il le fallait le sens du combat qu'entendaient mener les responsables de la revue. Les principes éthiques tout autant qu'esthétiques, portés par [Max-Pol Fouchet](#) et par l'ensemble de ses collaborateurs, seront par ailleurs les fondations qui permettront à la réflexion historique de se dégager de l'événement pour encourager une posture intérieure et humaniste. On n'est donc pas surpris de découvrir déjà, dans la revue *Esprit* du 1^{er} février 1939, une réflexion critique de Max-Pol Fouchet, articulée sur quelques lectures et parutions essentielles de l'année 1938, et qui traite de : « *L'intellectuel et les orthodoxies* ». Avant même la création de *Fontaine*, Fouchet nous livre une pensée qui n'a pas pris une ride et s'avère d'une riche pertinence. On peut la rapprocher de ce que nous apprennent de lui [ses poèmes, ses essais, récits, livres de voyage, notes sur la poésie](#). Traitant de la nature de l'orthodoxie, il écrit : « L'orthodoxie a sa place dans le drame de l'incarnation des idées. Tout passage du spirituel au temporel provoque un phénomène de déformation. L'idée initiale dévie quand elle cesse d'être seulement une idée, comme la partie immergée d'un bâton, ne prolonge pas celle qui ne trempe pas dans l'eau. Si les révolutions divorcent d'avec leurs auteurs, c'est pour la protection d'une réalité désormais en désaccord avec la pensée de ces auteurs. L'hérétique n'est pas toujours celui qui renie l'idée initiale ou s'en écarte, mais au contraire celui qui ne la trahit pas, ne voit qu'elle, continue à fixer son regard, pour reprendre l'image précédente, sur la partie non immergée du bâton. (...) [L'orthodoxie] suppose l'obéissance absolue à une autorité temporelle reconnue, chef ou majorité. Que cette autorité dévie, et l'énorme machine dévie. L'orthodoxie se lie à une unité de commandement. Elle est donc, profondément, *dépersonnalisation de la masse*. Et nous verrons d'ailleurs qu'elle existe parce que la masse ne désire rien tant que cette perte de personnalité. Notre âge est celui des orthodoxies. » Tout acte de résistance à l'orthodoxie est donc un acte qui engage la conscience et la liberté de penser. Et qui demande du courage.

Citant André Gide, Fouchet écrit, à propos de l'art : « L'art qui se soumet à une orthodoxie, fût-elle celle de la plus saine des doctrines, est perdu. » L'intellectuel a-t-il une place dans ce débat, et si oui, quelle est-elle ? Fouchet y répond avec le philosophe Jean Grenier : « (...) l'intellectuel doit intervenir. (...). Je ne dirai pas qu'il doit le faire par devoir... mais je dis qu'il doit le faire par humanité, simplement parce qu'étant un intellectuel, il est en même temps un homme et qu'il se rend mieux

compte que beaucoup des forces et des faiblesses de l'humanité. Conscient de certaines injustices, désireux de sortir de l'isolement social auquel le condamne sa nature d'artiste, il est attiré par les factions. Mais faute d'un examen de conscience préalable et rigoureux, *c'est le parti qui le prend et non lui qui prend parti.* » Et Fouchet ajoute son propre commentaire à celui du philosophe, où l'on perçoit déjà les lignes directrices de l'action qu'il entreprendra avec *Fontaine* : « Dénoncer n'est pas abandonner si l'on travaille simultanément à quelque chose de meilleur. L'intellectuel peut améliorer. En sa volonté de réforme réside sa dignité, et si cette volonté le condamne à l'ascèse de la solitude sociale, voire à certains dangers, il doit trouver en ces maux la justification de sa mission et la preuve de son authenticité. Il doit connaître la révolution permanente, et moins s'attacher au présent pour davantage préparer le futur. Sa tâche révolutionnaire nous paraît là. Son autre devoir est la sauvegarde de la culture. À tout prix il doit empêcher qu'elle soit *ancilla politicae* », la servante du pouvoir politique, « et que, sous prétexte d'éclairer le peuple, on lui donne non pas la culture, mais une culture expurgée, mutilée à fin d'étatisme. Pour avoir compris cette menace, Grenier se dresse contre ceux qui cherchent à plier la culture aux besoins de leur propagande. Aussi bien ne peut-elle être que si elle possède la liberté. Impossible de la concevoir sans liberté car *elle est amitié avec les choses*, et nulle amitié ne tolère d'injonction ».

Autre point remarquable dans sa pensée, qui complète sa réflexion à propos du rôle de l'intellectuel, l'accès pour tous à une culture diversifiée est garant d'une bonne démocratie mais, pour ce faire, il ne faut pas que la cité et le créateur vivent dans des sphères qui s'ignorent : « L'intellectuel doit la protéger contre les conséquences de l'individualisme et de l'inégalité économique. Le premier de ces défauts sépare du peuple celui qui la possède. Le second en fait une sorte de capitalisme et en prive la majorité des hommes. Aussi bien, dans l'état actuel des choses, la culture est une barrière entre ceux qui l'ont et ceux qui ne l'ont pas. Un homme du peuple cultivé cesse d'appartenir au peuple, soit qu'il l'oublie, soit que les siens ne se reconnaissent plus en lui. » Il tire par conséquent de ces réflexions une morale du politique, ou plus généralement une morale de l'action : « Il faut choisir entre se servir de la culture pour un parti — ou subordonner tout parti à une culture. » Oserions-nous soutenir qu'aujourd'hui ces questions ne concernent plus nos sociétés dans leur actuelle évolution vers l'hyper-mondialisation ? La période de la montée des fascismes et du

nazisme, succédant à celle du capitalisme bourgeois et de l'industrialisation, puis du choc meurtrier des empires et des États-nations a produit la figure du Chef, du Führer, du Leader providentiel et charismatique. Figure aujourd'hui remplacée par ce que le romancier Jean-Louis Lippert appelle dans son œuvre la *Tour Panoptic* ou *Kapitotal* : des hydres qui ont pour noms Google, Amazon, Facebook... La question de la résistance aux orthodoxies se pose aujourd'hui plus que jamais. Quelle pensée critique possible face au phénomène de la manipulation de l'information ? Quelle place pour la parole poétique dans une société du spectacle dominée par le divertissement et les industries culturelles ? Quelle existence possible pour la singularité dans un monde vantant de manière perverse et paradoxale le singulier pour mieux asseoir la rentabilité à la fois financière et psychique des comportements de masse ?

Max-Pol Fouchet et Henri Hell (de son vrai nom, José-Henri Lasry, déjà chroniqueur alors dans divers journaux et revues algérois) se rencontrent à la librairie « Aux vraies richesses » à Alger, en 1939. Sous ce bel emblème, *Fontaine* naît de cette rencontre entre deux hommes dont le premier, Max-Pol Fouchet, est animé par un projet littéraire et spirituel caractérisé par l'engagement et l'ouverture d'esprit, l'universalisme, l'humanisme et le lyrisme, et l'autre, Henri Hell, par un esprit critique et une lucide exigence. Se constitue alors une petite équipe, avec Jean Roire et son épouse, Yvonne Genova, avec la compagne de Max-Pol, Jeanne Ghirardi, Clémentine Fenech qui assure le secrétariat de la revue, et le poète Charles Autrand, fondateur à Alger de la revue *Mithra*. Mince revue de 32 pages, *Mithra* avait à l'époque publié deux livraisons et se débattait dans des difficultés financières hypothéquant sa survie. Max-Pol Fouchet éponge la facture et prend, par la même occasion, les commandes de la revue, qu'il rebaptise *Fontaine*. Il peut s'appuyer au conseil d'administration sur un trésorier efficace, Jacques Wormser. Pourquoi *Fontaine* ? Le vocable même suggère un projet qui serait symboliquement qualifié par une métaphore que l'on retrouve souvent dans l'œuvre poétique de Fouchet. L'élément primordial *Eau*, qui est son référent, occupe une place centrale en effet dans l'œuvre du poète de *Femme de nuit et d'aube* ou de *La mer intérieure*. La citation de Coleridge qui figure dès l'origine de la création de la revue, au dos de la page de titre de presque tous les numéros de *Fontaine* renforce cette observation : « ... Partant de l'extérieur, atteindre la passion et la vie dont les fontaines sont à l'intérieur de

l'âme », écrit le poète anglais. Notons aussi cette citation de Rilke, en quatrième de couverture du n°12, de janvier 1941, également éclairante sur ce point : « Je ne veux d'autre leçon que la tienne, / Fontaine qui en toi-même retombes, / Celle des eaux courbées à qui incombe / Ce céleste retour vers la paix terrienne. »

Vie, mort et poésie sont incontestablement liées dans l'esprit et la vie du poète. L'eau est une force portante, comme celle de l'amour. Elle désaltère et fait reverdir même le désert (cette symbolique est présente dans nombre de textes sacrés, de tradition occidentale comme de tradition orientale, chrétienne comme arabe : il suffira de se reporter au numéro spécial de la revue *Fontaine*, le premier d'une série de trois, qui a valeur de symbole ; il s'agit du numéro de mars/avril 1942, intitulé *De la poésie comme exercice spirituel*, pour en saisir la portée poétique et politique sous-jacente). L'eau est aussi une force d'engloutissement qui recèle son poids de menace et de mort. Faut-il rappeler ici le naufrage du paquebot Lamoricière, assurant la liaison Alger/Marseille ? Jeanne Ghirardi, la femme de Max-Pol Fouchet, sera au nombre des 301 victimes de cette tragédie... Le rôle du poète n'est-il pas dès lors, entre magie blanche et magie noire, de prendre parti pour la lucidité, l'amour et la liberté ? Car l'amour, qui est aux actes ce que la lucidité est à la pensée, n'est-il pas semblable à ces « fontaines qui sont à l'intérieur de l'âme » ? Par ailleurs, la conception générale que Max-Pol Fouchet se fait du poème et de la poésie, et dont il ne variera pas, se trouve éclairée dans un passage de la préface avec laquelle il ouvre son *Anthologie thématique de la poésie française*, anthologie datée de 1958, dont les arguments se trouvent développés au fur et à mesure des éditoriaux de la revue *Fontaine* tout au long de la parution de cette dernière entre 1939 et 1946 : « (...) Exclure l'intermédiaire, écarter la littérature pour laisser le champ libre à l'émotion originelle, transformer cette émotion le moins possible, reconnaître à *l'état de poésie* une absolue suprématie sur le poème, voilà sans nul doute la démarche constante des poètes depuis un siècle. Fidèles au souvenir des sources initiales, nos classiques descendaient une rivière dont ils décrivaient, chemin faisant, le cours et les rives. Depuis Nerval et les *romantiques*, le mouvement est de sens inverse : le poète va vers l'amont, regagne le lieu où l'eau perle. Arrivé à la source, il ne s'arrête pas. Il cherche la source de la source. Il s'enfonce à la découverte de la circulation intérieure des eaux. Il décrit moins qu'il ne se métamorphose. Il se confond avec la profondeur. Là, il attend l'éblouissement. Mais que rapporte-t-il à la surface ? Le souvenir de

l'éblouissement, s'il fut ébloui, tout comme la mémoire des sources accompagnait le classique dans sa navigation plus claire. Les deux expériences peuvent différer, il est permis de préférer l'une à l'autre, mais elles nous laissent foncièrement inapaisés, *le poème ne sachant calmer une faim plus vive*. Ce sera le premier mérite du Surréalisme d'avoir montré l'insuffisance du poème au regard de la poésie. Il est vrai que pour le grand André Breton la poésie s'unit à l'amour et à la révolte pour illuminer le cœur humain. »

Il me semble révélateur que *Fontaine*, qui, de l'avis de Fouchet lui-même, est une « revue de stricte poésie, d'études poétiques », ait consacré son numéro 5 d'août/septembre 1939 aux *Droits et devoirs du poète*, avec ce bandeau de couverture : « Testament d'une jeunesse ? NON ! Départ pour une nouvelle paix. » Au moment même de l'agression nazie contre la Pologne, qui va déclencher la Seconde Guerre Mondiale, l'éditorial précise : « La poésie doit continuer. » En effet, elle est, dès lors que la guerre est déclarée et que les pulsions de mort trouvent à s'exercer au grand jour et à grande échelle, non pas un divertissement mais, précisément, cet outil privilégié de l'exercice de la liberté et de la fraternité. Elle est ce contre-pouvoir nécessaire à l'espoir et au maintien d'une dignité en l'homme : « (...) la parole avait à se manifester, car la victoire de l'hitlérisme n'était pas un simple fait historique, la péripétie d'un feuilleton. Elle était d'ordre métaphysique, et il fallait le dire. Il fallait plus encore le faire entendre. Mais avec quel langage ? Toutes les théories, tous les systèmes étaient usés et tous semblaient nous avoir abusés... Il n'y avait, au vrai, qu'une parole vierge : celle de la poésie. » Ceux qui se rassembleront autour de *Fontaine* témoigneront tous, opinions politiques et esthétiques confondues, de cette orientation de la poésie comme exercice de liberté et de lucidité de pensée, de ce sens du combat intellectuel et de la poésie comme outil de connaissance et de catharsis intérieures, dans un temps où la violence des armes se doublait de la violence du mensonge et de la propagande, au sein d'un monde totalitaire et exclusif, dont il n'est pas de meilleure peinture que celle qu'en fit le contemporain de Fouchet, l'écrivain anglais George Orwell dans son roman célèbre *1984* ou, sur un mode plus parodique, dans son récit *La ferme des animaux* : tout système totalitaire s'appuie nécessairement sur une dénaturation de la langue, sur une manipulation linguistique visant à incorporer littéralement la propagande de l'orthodoxie dans la conscience de l'individu.

Les bandeaux de couverture qui ornaient un certain nombre des livraisons de la revue nous avertissent des principaux sujets de ses préoccupations. Ils ne sont pas nombreux mais leur importance est sensible. Comme pour les citations que nous trouvons en quatrième de couverture, les bandeaux sont ainsi des cris du cœur, des emblèmes ayant pour Fouchet et ses amis une signification exemplaire correspondant non seulement à leur humeur du moment mais aussi au contexte historique et événementiel. Le pari pour une nouvelle paix auquel en appelait le numéro d'août/septembre 1939 nous indique qu'un an après les accords déshonorants de Munich, Max-Pol Fouchet et son équipe font part d'une profession de foi qui n'a rien de défaitiste et qui parie contre les démissions, la facilité, les compromissions et les déliquescentes politiques de tous bords. Fouchet parie pour la poésie, pour la jeunesse, pour l'amour, pour la paix. Il le fait au nom même du *Génie de la France*, comme en témoignera une livraison d'octobre 1942, où sont largement réprécisés les caractères et les valeurs de la République : « Il n'est pas d'heure où il soit plus urgent de préciser l'esprit d'un peuple qu'après une défaite ou une victoire. L'une et l'autre de ces issues suscitent de tels remous du sentiment que la plus élémentaire probité consiste à maintenir l'esprit critique dans ses droits tout en conservant de ces mouvements du cœur ce qui peut servir, enrichir ou relever la patrie. (...). La force d'âme d'un peuple, c'est justement de ne rien renier de lui-même, de s'accepter dans ses composantes et de maintenir son unité sans rien sacrifier de sa complexité. (...) une nation n'est pas un vase clos, mais, au contraire, un corps ouvert en voie de perpétuelle métamorphose. L'autarcie est peut-être possible dans le domaine économique : *elle ne l'est pas dans celui de l'esprit*. Réfléchir sur la France, c'est en définitive, préciser tout vrai sentiment national. Aussi bien est-ce là que nous conduit, après tant de justes remarques, le profond essai de M. Marcel Raymond. Laissons-le conclure : « Tout me défend de penser qu'une nation est pareille à une espèce naturelle à l'intérieur de laquelle ne naissent que des êtres d'un certain type, soumis à la loi mystérieuse de leur origine. Le génie d'une nation n'est pas une essence incommunicable à tout autre qu'aux siens... on dira que je fais acte de foi, moi aussi. Je n'en disconviens pas. Je crois que les chemins de l'art, les appels de la sympathie, les mouvements de l'inconscient (qui sont collectifs, et certains, peut-être, universels), les affinités plus hautes de l'amour, permettent à l'homme d'échapper à son *moi* — pour s'ouvrir et participer à la destinée de *l'univers humain*. »

Le deuxième bandeau (*Fontaine*, n° 7, janvier/février 1940) nous confirme cette position avec pour mot d'ordre : *L'espoir et la poésie*. À mesure que se précise pour la France la menace de l'agression allemande, le cri se fait plus aigu et plus clair encore : *Le poète doit être partout et rester partout libre* dit la livraison de mars/avril 1940 (*Fontaine*, n° 8). Dès lors que fut consommée la défaite des armées alliées en mai 1940, le pari de *Fontaine* est de continuer, malgré Vichy, la lutte, par et pour la poésie. L'esprit français survit là, comme dans l'appel du 18 juin et dans le rassemblement : *La poésie française continue*, lisons-nous (*Fontaine*, n° 9, mai-juin 1940). En septembre 1940, le numéro 10 de la revue affirme : *La poésie nous reste*. Au plus noir du doute et contre toutes les apparences d'une victoire définitive et écrasante des armées allemandes du Troisième Reich, une poignée d'intellectuels et de poètes, groupés autour de *Fontaine*, parie encore pour la résistance et l'élan vers des temps meilleurs.

Les quatrièmes de couverture de la revue nous fournissent aussi des précisions. Les citations qui y figurent sont trop nombreuses pour être intégralement livrées ici. Relevons qu'elles portent essentiellement sur un certain nombre de valeurs : réflexions à propos de *la liberté* (citations d'Apollinaire et d'André Breton), *l'espoir et le respect de l'autre* (citations de René Char et de Baudelaire) et plus généralement réflexions, interrogations ou affirmation relatives aux *valeurs humanistes*, tournées vers l'universel comme l'indique cette belle citation de Paul Éluard : « Dans un monde qui se trahit le temps est venu où tous les poètes ont le droit et le devoir de soutenir qu'ils sont profondément enfoncés dans la vie des autres hommes, dans la vie commune » (*Fontaine*, novembre/décembre 1939, n° 6). Cette question de la trahison et de la fidélité se trouve également exprimée par Roland de Renéville : « Dans un monde qui se trahit lui-même, les poètes sont les seuls à demeurer fidèles à la notion d'humanité (...) » (*Fontaine*, août/septembre 1939, n° 5). Cette humanité nous est perceptible par le jeu complexe de la *sensibilité*, qui nous la révèle, par ce sentiment de *sympathie* (du latin, *souffrir avec*) qui fonde le sentiment de poésie, d'entre les plus noires de nos heures humaines : « L'univers est une catastrophe tranquille : le poète démêle, cherche ce qui respire à peine sous les décombres et le ramène à la surface de la vie » (Saint Pol-Roux, in : *Fontaine*, octobre/novembre 1940, n°11). Enfin, cette sensibilité s'exerce, suprême qualité d'homme libre et du refus des compromissions, *par elle-même et pour elle-même*, comme l'écrit Léon-

Gabriel Gros. S'il y a engagement politique au sens d'une prise publique de la parole, celle-ci n'est pas le slogan facile ou l'invective, mais le rappel des vérités de toujours, non pas l'asservissement utilitaire à des causes éphémères, mais l'exercice d'une lucidité salvatrice bien que douloureuse : « La poésie n'est déterminée que par elle-même. Elle sert les hommes, ils peuvent la servir, il ne leur est pas loisible de s'en servir » (*Fontaine*, mars 1941, n° 13). Nous voyons par ces quelques exemples significatifs quelles valeurs défendait *Fontaine* : celles en somme de la civilisation face à la barbarie, de la tolérance face à la haine : « Nous ne sommes pas vos ennemis », citation de Guillaume Apollinaire, figure dans le n° 3 d'avril-mai 1939, sous le titre : « *S'il fallait un manifeste à cette revue* », tout comme figure, en réponse à cette tolérance, et la fondant, l'exigence du combat pour la liberté et la civilisation, de la façon la moins équivoque, c'est-à-dire aussi les armes à la main, ainsi qu'en témoigne une « publicité » en page 3 de couverture du n° 33, publié en 1944.

Dans l'ouvrage qu'il publiera à Alger en 1944, chez l'éditeur Edmond Charlot, *La France au cœur : chroniques de la servitude et de la libération (juin 1940-juin 1943)*, Max-Pol Fouchet reprend le texte de certains éditoriaux de *Fontaine*, en particulier : « Nous ne sommes pas vaincus » (*Fontaine*, août/septembre 1940, n° 10) ; « Une seule patrie » (*Fontaine*, novembre/décembre 1942, n° 23) et « La République comme volonté et comme imagination » (*Fontaine*, 1943, n° 26). On se reportera à « Un jour, je m'en souviens : mémoire parlée », que Fouchet publie au *Mercure de France* en 1969 pour le texte des deux premiers de ces éditoriaux ainsi que pour trois autres textes programmatiques importants : « La poésie comme exercice spirituel » (*Fontaine*, mars/avril 1942, n° 19-20) ; « Écrivains et poètes des États-Unis d'Amérique » (*Fontaine*, juin/juillet 1943, n° 27-28) et « La Liberté guidant le peuple » (*Fontaine* 1944, n° 35). Enfin, certains textes qui ont servi d'argumentaire à des numéros importants de la revue n'ont pas été repris dans ces deux livres publiés par Max-Pol Fouchet. C'est le cas de : « La poésie doit continuer » (*Fontaine*, août/septembre 1939, n°5) ; « Le poète a toujours des devoirs et ses devoirs sont ses droits » (*Fontaine*, août/septembre 1939, n°5) et enfin « Aspects de la littérature anglaise de 1918 à 1940 : avertissement » (*Fontaine*, 1944, n° 37-40). Je voudrais insister sur l'éditorial qui ouvre le numéro 5 d'août/septembre 1939 : « La poésie doit continuer. » Il traite en effet de l'examen de conscience qu'opèrent à cette occasion les différents poètes et intellectuels, partageant des conceptions esthétiques ou philosophiques diverses, en ces derniers

moments de paix armée avant le cataclysme : Léon-Gabriel Gros, Emmanuel Mounier, Camille Bryen, Edmond Humeau, Jean Wahl, Charles Autrand, Luc Decaunes et Max-Pol Fouchet. Cet examen de conscience porte sur les *Droits et devoirs du poète*. Comme si, au seuil de la guerre, *Fontaine* sentait l'impérieuse nécessité de se définir d'abord une nouvelle morale fondant son engagement. La revue plaide pour la nécessaire autonomie, hauteur et liberté de la poésie, qui ne peut en aucun cas être embrigadée dans la théorie ou l'idéologie. Dans ce qu'il appelait, dans un texte précédent, les orthodoxies. La poésie doit élever l'homme. Le relever et le mener à l'universel. Comme l'écrit René Char : « Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égard ni patience » d'une part, et « La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil » d'autre part. Formules lapidaires, formules-chocs, mais formules profondes. En conséquence, cet engagement implique donc de la part du poète une responsabilité morale, une conscience des liens de son art avec l'ensemble du monde. Humeau précise même que la poésie ne doit pas avoir de morale, mais que c'est le poète lui-même qui a devoir de s'en construire une. De cette attitude découle son rapport à la communauté. Sa résistance à la barbarie, le doute nécessaire auquel il soumet, lui, l'homme de parole, son discours, son langage s'avèrent particulièrement symptomatiques au moment où la guerre menace. Où la propagande a envahi toute la sphère de la communication sociale. Comme le définissait très clairement et très tôt Max-Pol Fouchet, le problème des événements militaires et historiques de l'époque ne se pouvait comprendre sans référence à la dominance des orthodoxies, aux peurs de l'autre et au repli sur des nationalismes agressifs et identitaires tout comme en référence aux processus de domination économique et à leurs convulsions. Mais il s'agissait aussi d'un problème métaphysique : chacun des animateurs de la revue a clairement pris position parce que, viscéralement, il ne pouvait, personnellement et moralement, tolérer la démission, la trahison, l'acquiescement aux mots d'ordre nazis. Nous ne quittons pas la sphère des rapports entre pensée et action, entre extériorité et intériorité pensées dans leurs connexions complémentaires et nécessaires, avec Charles Autrand, qui dès ces premières livraisons de *Fontaine* anticipe, quant à lui, sur le désormais fameux numéro spécial publié en 1942 : *De la poésie comme exercice spirituel* (réédité par les Éditions du Cherche-Midi en 1978). Une citation de Mallarmé en ornait la quatrième de couverture : « Je balbutie, meurtri : la poésie est l'expression, par le langage humain ramené à son rythme essentiel, du sens mystérieux de l'existence. Elle

doe ainsi d'authenticité notre séjour et constitue la seule tâche spirituelle. » Ce numéro, « préparé de longue date », affirme Max-Pol Fouchet, étonna, par sa publication à ce moment-là de l'Histoire. Les amis surpris « jugeaient le thème anachronique, trop au-dessus de la mêlée. Nous pensions au contraire », écrit Fouchet, « que l'approche de la poésie dans sa plus grande profondeur accroîtrait son efficacité, sa force comme moyen de lutte contre un adversaire qui, de son propre aveu, était celui de la culture, de l'esprit. De nombreuses lettres, écrites par des Résistants, certaines émanant des maquis, nous prouvèrent le bien-fondé de notre tentative. Ces pages suscitèrent même des engagements dans la lutte clandestine ». À partir de son engagement dans la communauté des hommes, et c'est là une attitude phénoménologique, le poète s'en élèvera d'autant plus que cet engagement, conscient des limites et imperfections humaines, l'incitera à l'absolu, à un perpétuel mouvement de remise en question et de métamorphose épousant le cours vital. Il ne s'agit donc pas, et j'insiste particulièrement sur ce point, de s'évader dans l'abstrait ou une quelconque illusoire transcendance, mais d'aller à l'inconnu, comme nous y exhortait le poète de Charleville, d'explorer au-delà de la vision commune les territoires toujours vierges de la poésie vécue comme *expérience* : « (...) Le théoricien résume, marque les liaisons et explique (en partie) : le poète va de l'avant, crée, conquiert. » Et plus loin : « Droits et devoirs... Sans doute se résument-ils à la nécessité de vivre, de participer, et de rester — par-dessus tout — soi » (Fontaine, n° 5, 1939, p. 86-87).

Les autres éditoriaux, ou essais, ou argumentaires et avertissements aux numéros spéciaux prendront certes parfois un tour plus polémique, plus politique, plus littéraire parfois, selon le sujet ou les circonstances, mais découleront tous de cette attitude générale de questionnement, d'examen sans a priori des phénomènes. À cet égard, notons cette très remarquable tentative d'interrogation de l'Allemagne et de son identité, dans le n° 46 de novembre 1945, intitulé *La Question allemande*. Ce numéro s'ouvrait par une « Mise en garde » où l'équipe de *Fontaine* précisait qu'un tel sujet n'était abordé ni par un sentiment de pardon ni par un hommage implicite à la culture allemande (qui n'est pas l'idéologie nazie). La question allemande, c'est ici l'interrogation sans complaisance aucune d'un phénomène de conscience, celui des rapports entre vainqueurs et vaincus, et la remise en cause, dans la victoire même des Alliés, des sentiments, des logiques ou des comportements porteurs en eux-mêmes des germes de ce qu'ils avaient combattu. L'exigence du retour sur soi, sur les valeurs de

civilisation et sur la notion d'universalisme est ici très clairement exprimée. Elle témoigne d'une rigueur et d'une hauteur morale exemplaires, sinon d'une dignité remarquable, dignité inaugurée dans la défaite et le doute, portée par le combat pour la poésie et la liberté, et assumée enfin au moment de la victoire sur les ténèbres : « Nous avons devant nous ce grand corps d'une Allemagne abattue qui n'est ni réellement découpée ni réellement remembrée et dont nous ne savons pas au juste si nous l'aidons à se reprendre ou bien à mourir. (...). Nous n'avons (...) réuni la plupart des textes qui suivent que pour avertir les âmes scrupuleuses qu'un tel problème ne trouvera de solution viable empiriquement que dans une exigence de totalité, disons-le haut : *sur le plan moral* » (*Fontaine*, n° 46, 1945, p. 769-770).

En novembre 1942, le poète de « Demeure le secret » écrivait déjà de manière prémonitoire et réfléchi : « La guerre d'aujourd'hui est une question de conscience. Nous nous battons pour une culture, une tradition, une conception de l'existence. (...). La seule chute de l'ennemi ne doit pas nous satisfaire. Il y a mieux. Il y a plus. Il y a la fidélité aux motifs de notre nostalgie. Il y a l'imagination pour approfondir et prolonger ce que nous regrettons. Notre victoire sera politique et morale, ou elle ne sera pas. C'est assez dire, je pense, qu'elle ne ressortit pas à la facilité. Nous nous battons pour une civilisation. Nous nous battons ensemble (...) pour une même civilisation. (...) à quoi servirait de chasser l'ennemi s'il demeurait chez nous sous le couvert d'idéologies à son image ? À quoi servirait de chasser l'hitlérisme si nous cédions à des solutions hitlériennes ? L'ennemi doit être poursuivi dans le domaine des idées comme sur les champs de bataille. (...) Et nous, intellectuels qui depuis deux ans maintenons de notre ferveur la fidélité de l'esprit français, écrivains et poètes qui jamais ne pactisèrent avec les traîtres, nous savons qu'un combat s'ajoute, voire se substitue à un autre. Nous savons que le combat pour la libération n'est pas moins un combat pour la liberté. Le premier ne nous appartient plus, le second pour nous continue, nous concerne plus que jamais, nous réclame tout entiers, – *c'est notre combat*. »

Copyright © 2019 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Éric Brogniet, *L'intellectuel et les orthodoxies : l'exemple de la revue Fontaine (1939-1945)* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2019. Disponible sur : <www.arlffb.be>